

D.R.
Jean-François Nandrin

Professeur au Collège Saint-Michel,
ancien directeur de l'École secondaire du Sacré-Cœur de Lindthout

“Non, elles ne préparent pas nécessairement à la vie réelle”

Des parents inquiets qui regrettent d'avoir inscrit leur enfant dans une école à pédagogie active et qui souhaitent “rectifier le tir” (sic) en cours de cursus... Jean-François Nandrin en a rencontré plus d'un au cours de sa carrière. Professeur, puis directeur pendant dix ans de l'École secondaire du Sacré-Cœur de Lindthout, il enseigne aujourd'hui au Collège Saint-Michel à Bruxelles (Etterbeek).

Vous enseignez fréquemment à des jeunes qui sortent d'une école à pédagogie active. Ceux-ci éprouvent-ils des difficultés ou, au contraire, des facilités lorsqu'ils rejoignent l'enseignement traditionnel?

Généralement, lorsque le retour de l'actif au traditionnel se fait au moment du passage de la sixième primaire à la première secondaire, cela se passe bien, on amortit le choc. À douze ans, l'enfant est encore souple. On le “reformat”, bien que je n'aime pas ce mot, on le remet dans un mouvement qui, en première secondaire, n'est pas terrifiant. On lui explique comment structurer sa farde, qu'on travaille très peu par projet contrairement à ce qu'il a connu jusque-là, qu'il va falloir rendre ses travaux à temps comme tous les autres élèves, que même s'il n'a pas envie d'apprendre telle matière à tel moment, il va devoir le faire... et cela passe bien à cet âge-là.

En revanche, c'est bien plus délicat lorsque le retour de l'actif au traditionnel se fait au cours des secondaires. Là, ça passe ou ça casse. Cela passe lorsque l'élève est quelqu'un qui s'intéresse, lorsqu'il est lui-même porteur du projet de passer à un autre enseignement sur le mode: “*On s'est bien amusé mais à présent, on veut structurer, on veut apprendre et on veut rentrer plus tard à l'université.*” Ceux-là, demandeurs, rentrent sans difficulté dans le système. Cela casse, par contre, lorsque l'élève ne parvient pas à se faire aux rythmes et échéances de l'école “classique”. Si on lui dit que son devoir est à remettre pour tel jour à telle heure, cela doit être fait. Et dans une classe de vingt-cinq élèves, il n'est pas question que chacun des vingt-cinq remette son travail quand bon lui semble. Pareil pour l'heure d'arrivée le matin, elle doit être respectée.

Vous évoquez là des éléments de forme qui, certes, ont leur importance. Mais sur le fond, les jeunes issus d'écoles à pédagogie active sont-ils en avance ou en retard dans certaines matières?

Ils ne sont pas toujours préparés, cela dépend des élèves. Certains n'ont pas toutes les bases. D'autres sont très bien formés dans certaines matières comme les sciences, mais pas du tout dans d'autres comme les langues ou la littérature, car on leur a permis de piocher dans leur précédente école. Ce n'est pas le cas chez nous: il faut réussir dans toutes les matières, tout est sur le même pied. C'est d'ailleurs une particularité du système belge, tous les systèmes scolaires ne fonctionnent pas de cette manière. S'ils font des efforts, cela passe. Il y a parfois des accrocs, quelques petits échecs au début, puis cela se met bien en place dans la majorité des cas.

La balance entre l'épanouissement de l'enfant et la volonté de le voir acquérir de solides compétences est parfois difficile à trouver pour les parents, non?

Oui, bien entendu. Et je suis le premier à reconnaître que notre système, à Saint-Michel, au Sacré-Cœur de Lindthout, est très contraignant. Mais il est aussi très efficace. Je suis pour l'épanouissement individuel. Mais dans la vie, nous avons tout intérêt à apprendre l'épanouissement là où nous sommes. La réalité du monde est là, avec ses obligations. En cela, je trouve que les pédagogies actives ne préparent pas nécessairement nos jeunes à la vie réelle.

Al. D.

D.R.
Eric Mangez

Professeur de sociologie à l'UCLouvain, spécialiste des politiques éducatives

“Les savoirs sont moins visibles dans les pédagogies actives”

En tant que professeur de sociologie à l'UCLouvain, Eric Mangez a notamment acquis une expertise en matière de politiques éducatives. Entre pédagogies actives et méthode traditionnelle, il tente de nous éclairer.

Les pédagogies actives sont-elles aussi efficaces que l'enseignement traditionnel? Les études scientifiques sur la question sont pratiquement inexistantes...

Ce qui est certain, c'est que je ne vais pas me prononcer sur la question de savoir s'il y a une méthode pédagogique meilleure que l'autre. Aujourd'hui, nous ne disposons d'ailleurs pas d'éléments qui nous permettent d'affirmer quoi que ce soit. Les élèves eux-mêmes sont très différents dans leur rapport au savoir, dans leur manière d'apprendre.

Par contre, ce que l'on peut affirmer, c'est qu'il y a une distinction entre, d'une part, une stratégie plus “instrumentale” (s'assurer que les compétences soient bien acquises) et, d'autre part, une stratégie plus “expressive” (comment mon enfant se sent-il dans sa peau, dans sa vie?). Et puis, il y a aussi cette angoisse de savoir s'il trouvera sa place dans la société, s'il décrochera plus tard un diplôme, puis un travail.

Enfin, certaines études ont tout de même établi une distinction claire entre ce qu'on appelle les “pédagogies visibles” et les “pédagogies invisibles”: des méthodes qui rendent très explicites ce qu'on est en train d'apprendre et comment on est en train d'apprendre, versus des approches plus invisibles, par exemple en faisant travailler les enfants par projet, autour d'un objectif tel que la réalisation d'un “chef-d'œuvre”. Et le plus souvent, les savoirs sont moins visibles dans les pédagogies actives tandis qu'ils le sont davantage dans la pédagogie traditionnelle.

Quelles sont les familles qui optent généralement pour des pédagogies actives?

Ce sont des familles plutôt favorisées, ce qu'on appelle parfois “les classes moyennes à fort capital culturel”, c'est-à-dire des parents sensibles à l'épanouissement de leur enfant et qui développent une grande réflexivité par rapport à l'éducation et à l'école. Ce sont donc des personnes qui sont, aussi, davantage susceptibles que les autres de poser un regard élaboré, critique vis-à-vis des méthodes éducatives et pédagogiques. Cela peut expliquer pourquoi ces parents, s'ils sont déçus par un type de pédagogie, rebroussement chemin et optent pour un autre type d'enseignement. Certains, les plus radicaux, en viennent même à opter pour le *homeschooling*, l'instruction à domicile.

Autre observation intéressante: ceux qui optent pour des pédagogies actives sont soit des parents qui ont eux-mêmes souffert d'un cadre trop strict durant leur scolarité, soit qui voient leur enfant souffrir, soit les deux. Ils rejettent l'image qu'ils se font d'une école violente, abrutissante, qui n'épanouit pas.

Ces parents sont manifestement tiraillés entre la volonté de voir leur enfant épanoui et celle de le voir terminer son cursus avec un solide bagage intellectuel...

Oui, tout à fait. Cette tension existe. Il y a des parents qui, à un moment donné, se disent qu'ils prennent un risque en n'empruntant pas les chemins les plus courus. Parfois, d'ailleurs, ce sont ces mêmes parents qui compenseront à la maison en donnant des devoirs à leurs enfants. Mais une fois encore, il s'agit de personnes qui ont les ressources culturelles pour le faire.

Al. D.